

Mihai Dim. STURDZA, *Familiile boierești din Moldova și Țara Românească. Enciclopedie istorică, genealogică și biografică*, vol. III. *Familia Cantacuzino* (Les familles nobiliaires de Moldavie et de Valachie. Encyclopédie historique, généalogique et biographique, t. III. La famille Cantacuzène), Bucarest, Editura Simetria, 2014, 647 p.

L'aristocratie roumaine de Moldavie et de Valachie retrouve ses lettres de noblesse grâce aux efforts conjugués d'un groupe d'érudits placés sous la férule de Monsieur Mihai Dimitri Sturdza, connu pour ses contributions fondamentales à la connaissance des familles nobiliaires de l'Empire byzantin et de ses Etats successoraux. Ce troisième tome d'une série commencée il y a plus de dix ans et comprenant les lettres A et B, est entièrement consacré à la famille Cantacuzène (à tout seigneur tout honneur!), une première non seulement dans l'économie de l'ouvrage, mais aussi dans l'historiographie roumaine ; sans oublier les travaux pionniers du général Mihai Cantacuzino (XVIII^e siècle), de Nicolas Iorga (1901 et suiv.) et de Jean Michel Cantacuzène (1992 et 1996). Il représente le couronnement de plus de quatre décennies qui ont vu le renouveau des études de généalogie avec la création, en 1971, de la Commission généalogique, héraldique et sigillographique dirigée par feu le Professeur Mihai Berza ensuite par M. Dan Berindei, et relayée par l'infatigable activité de M. Ștefan Gorovei et M-me Maria-Magdalena Székely qui ont organisé, à partir de 1989, pas moins de seize congrès à Iași sur ces thèmes avec publication des communications dans les revues *Arhiva Genealogică* et *Herb*.

Car, comme l'écrit le Professeur Andrei Pippidi dans sa contribution introductive, « Mihai Dim. Sturdza a entrepris une oeuvre de reconstitution sans précédent, presque une « résurrection » des hommes, des familles, de leurs demeures, des événements et des convictions politiques qui les ont animés, des bibliothèques qui ont nourri leur jugement et leurs écrits. Je ne connais pas d'entreprise d'une telle originalité où la généalogie se combine avec des médaillons biographiques – parfois très développés –, avec des reproductions de documents, des images de monuments ou de leur description dans le passé, des portraits inédits parfois perdus, et des incursions dans l'historiographie plus ancienne. Ce collage permet un contact direct et immédiat avec l'esprit des chercheurs d'autrefois, et l'on comprend pourquoi ils ont écrit de la sorte ou se sont limités à tel ou tel aspect. »

Ce qui frappe dans l'histoire de la maison des Cantacuzène, c'est d'abord leur ancienneté – 28 générations étalées sur presque mille ans –, sa fécondité – 93 personnes dans la 24^e génération de la seconde moitié du XIX^e siècle, un tiers aujourd'hui –, ses énormes richesses périodiquement perdues dans des catastrophes politiques puis rétablies dans les générations suivantes, les hautes dignités assumées par ses membres à Byzance et dans les pays roumains, etc. – et enfin sa dispersion avant et après l'installation du régime communiste dans pas moins de dix pays européens et extra-européens.

Le livre de Mihai Dim. Sturdza ne s'occupe pas des Cantacuzène de l'époque byzantine, tâche entreprise autrefois par Donald Nicol et plus récemment par M. Jean Michel Cantacuzène, mais seulement de l'histoire de la famille du XVII^e au XX^e siècle, quatre cents ans marqués par des événements dramatiques, de luttes pour la survie et de magnifiques réalisations en architecture, peinture, histoire, philosophie et littérature, mais aussi dans les sciences « dures » comme la médecine, l'ingénierie et la chimie. Ils sont, ces Cantacuzène, des grands constructeurs et mécènes, des dignitaires occupant les plus hautes fonctions dans les principautés roumaines puis en Roumanie auxquelles ils ont donné trois princes régnants, un régent, un président du Conseil et bon nombre de ministres. Leur histoire en Valachie et en Moldavie commence en fait avec Michel Șaitanoglou (« fils du diable », en turc+ 1578) et son frère Iane (+ 1592), véritables proconsuls des deux pays depuis 1568, nommant et destituant, depuis Istanbul, les princes qui leur étaient apparentés, tout comme ils procédaient avec les patriarches de Constantinople. Le fils de Michel, le banquier Andronic (1553–1601) continue cette tradition et œuvre pour l'installation, en 1593, de Michel le Brave comme prince de Valachie dans l'espoir de la libération des principautés de sous la suzeraineté ottomane. Andronic sera le grand trésorier (*vistiernic*), le fidèle conseiller (un contemporain dit de lui qu'il était « le coeur et l'âme du prince Michel ») et le précepteur de son fils et successeur au trône. Après sa mort, ses fils Constantin, en Valachie, et Toma et Iordache (Georges) en Moldavie, s'élèvent aux plus hautes dignités auliques et se mettent à la tête de véritables partis nobiliaires qui tiennent les princes sous tutelle et leur permettent d'acquérir une influence et une opulence inégalées. A partir de 1678, un

Cantacuzène, Șerban, monte sur le trône valaque et règne entouré de ses frères, beaux-frères et alliés à l'époque de la guerre de la Sainte Ligue contre les Ottomans. Il rompt avec la politique traditionnelle du clan qui tend, depuis 1601, à s'accommoder de la suzeraineté ottomane, et signe un traité secret avec Vienne qui le nomme Prince du Saint Empire et lui reconnaît le règne à vie pour lui et pour ses descendants directs. Mais il meurt peu de temps après et est suivi au trône par son neveu, Constantin Brâncoveanu, qui règne pendant 25 ans assisté par ses oncles, les frères de Șerban et de sa mère, par ses cousins et neveux, en tout 24 parents princiers, un véritable record qui consacre la nouvelle formule de gouvernement nobiliaire du pays. Il sera suivi, après sa chute en 1714, par son neveu, le fils du savant sénéchal (*stolnic*) Constantin Cantacuzène, l'homme le plus érudit de son temps et un diplomate hors pair. Deux ans plus tard, Ștefan Cantacuzène est déposé et exécuté ensemble avec son père et son oncle, le spathaire Michel, constructeur, entre autres, du premier hôpital moderne de Bucarest dont les plans et l'organisation imitent ceux d'un hôpital de Venise. C'est la fin d'une époque – l'époque des Cantacuzène – Brâncoveanu qui s'inscrit parmi les plus fécondes et originales sur le plan culturel de l'histoire roumaine.

La tragédie de 1716 avait un parfum de déjà vu, elle répétait celles de 1453, de 1578, de 1601 et de 1663, lorsque les chefs du clan avaient péri de mort violente et perdu toute leur fortune confisquée par les autorités ottomanes. Et pourtant, après quelques générations, les Cantacuzène renaissent de leurs cendres et, en dépit des persécutions et de l'exil de plusieurs d'entre eux dans l'Empire ou en Russie, ils tiendront le haut du pavé jusqu'à l'avènement du régime communiste, une catastrophe comparable en tous points aux précédentes (pour ceux de Russie, la catastrophe date de 1917–1920). Ils seront hauts dignitaires, l'un d'entre eux, Constantin, sera régent en 1848 en Valachie, ministres, et même un Président du Conseil dans la personne de Gheorghe Gr. Cantacuzène (+ 1913) surnommé le Nabab, l'homme le plus riche de Roumanie et mécène éclairé qui confia le soin d'écrire l'histoire de la famille au grand Nicolae Iorga. D'autres seront, par ordre alphabétique, archéologues, architectes, aviateurs, brigands de grand chemin, chimistes, ingénieurs, médecins, officiers, peintres (ou modèles, comme Marie Cantacuzène pour son époux Pierre Puvis de Chavannes), philosophes et poètes, religieux, et j'en passe, certains seront des jouisseurs ou de bons à rien, comme cela arrive dans toutes les familles. Leurs portraits, leurs demeures et palais, leurs églises et monastères, leurs chevaux et voitures et même leurs avions, mais aussi leurs archives et bibliothèques, complètent et illustrent les textes de valeur inégale mais choisis avec soin pour fournir une image d'ensemble d'un monde disparu. Les arbres généalogiques, fruits des labeurs de plusieurs générations de spécialistes depuis Ștefan D. Grecianu, Emanoil Hagi Mosco, Ioan C. Filitti, George D. Florescu et Dan Plesia jusqu'à nos jours, permettent une orientation facile et rapide dans la multitude des personnages, souvent homonymes, que seuls les sobriquets, parfois étonnants mais toujours imagés, permettent de distinguer les uns des autres.

Il est très difficile de les énumérer tous, mais quelques figures émergent dans cette élite des élites, comme l'ingénieur Ioan Gheorghe (1847–1911), fondateur d'une des premières et des plus importantes cimenteries du pays, actif aussi dans l'aménagement du port de Constanța; Ion Alexandru (dit Zizin) (1828–1899), traducteur de Schopenhauer en français et photographe amateur de talent; le docteur Ion (1863–1934), fondateur en 1923 du correspondant roumain (qui porte son nom) de l'Institut Pasteur et grand collectionneur d'art, le chimiste et historien de sa famille Jean Michel (né en 1933), bibliophile passionné et haut dignitaire français, enfin l'écrivaine Maria-Ioana (nom de plume Oana Orlea, 1936–2014) qui a laissé des pages inoubliables sur ses propres expériences (et sur celles des autres) sous le régime communiste.

En écrivant ces lignes, il me revient à l'esprit un aveu de Mihai Dim. Sturza lors de la parution de son premier grand livre, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, publié à Paris en 1983 (et récemment réédité). Présentant l'ouvrage à la Radio Free Europe, Monica Lovinescu lui a demandé comment lui était venue l'idée de traiter un sujet, en apparence rébarbatif et réservé à quelques initiés, sous la forme d'une encyclopédie richement illustrée et écrite d'une plume alerte rendant le sujet attrayant et plein de vie. Sans hésiter, l'auteur nous a confié qu'il avait pris comme modèle *l'Histoire de la littérature roumaine des origines à présent* de George Călinescu, monument *aere perennius* à la gloire de la culture roumaine

de tous les temps. Ce même modèle se retrouve, vingt ans après, dans la présente Encyclopédie et il témoigne de l'estime dans laquelle l'auteur/coordonateur tient l'histoire de la classe politique roumaine médiévale et moderne. Une classe condamnée par l'histoire que le régime communiste, en dépit des persécutions inouïes, imitées de celles de la révolution bolchevique, n'a pas réussi à anéantir jusqu'à en effacer la mémoire. Car Mihai Dim. Sturdza, que sa fiche de police (il a été arrêté en même temps que Oana Orlea) désignait comme « petit-bourgeois; prince », est lié par toutes les fibres de son corps à cette élite aristocratique qui a fondé les États médiévaux roumains, a su maintenir, contre vents et marées, leur existence politique et leur autonomie « par la diplomatie et par l'épée », a œuvré de façon décisive à la création de la Roumanie (1859), à l'obtention de son indépendance (1877), puis de la Grande Roumanie en 1918 et à la grande réforme agraire de 1918–20. Adolescent et jeune homme, il en a partagé tous les aléas – confiscations des terres et des maisons, des capitaux, des bijoux, des archives, des bibliothèques et même des meubles et tableaux, persécutions et arrestations, suivies d'années de camps de travail ou de prison, discriminations dans le monde du travail, interdiction de voyager à l'étranger et, parfois, même du « droit à la signature ». Bref, I a fait partie du groupe des ci-devant appelé « foștii » (d'après le syntagme russe « byvshie liudi »), des hommes et des femmes sans droits civiques et politiques tels que définis par la première Constitution bolchevique de 1918 sous le terme de « lishentsy » (voir à ce sujet le livre de Douglas Smith, *Former People. The destruction of the Russian Aristocracy*, Londres, 2013).

Ressusciter ce monde en apparence englouti par la révolution communiste, c'est faire œuvre de piété familiale et de justice immanente. Et il a réussi au-delà de toute attente, pour le bénéfice de la culture roumaine et européenne de tous les temps.

Matei Cazacu

Nicolas MAVROCORDATOS, *Traité des Devoirs*, texte établi, traduit et commenté par Lambros Kampéridis, avant-propos par Jacques Bouchard, Athènes, Fondation culturelle de la Banque Nationale de Grèce, 2014, 390 p.

Enfin! Nous attendions depuis longtemps cette traduction qui fasse plus accessible et, en même temps rende justice à l'œuvre majeure de Nicolas Mavrocordato, laquelle, parue à Bucarest en 1719, fut tout de suite traduite en latin par Stéphane Bergler (éditions de Leipzig en 1722 et de Londres, deux ans plus tard). Cette dette, assumée il y a vingt ans par un éminent érudit, Lambros Kampéridis, n'est à présent remplie qu'à moitié, car on nous annonce qu'elle sera suivie prochainement par un second volume, exigé par l'abondance de notes exégétiques. Celui-ci, le premier, comprend le texte original, précieusement conservé dans le manuscrit de Bucarest, et la traduction parallèle. En outre, on trouve ici plus de deux centaines de notes jugées indispensables, qui approfondissent certains passages, des saluts qui rendaient hommage au prince de Valachie en 1719 (leurs auteurs étant Georges Trapézountios, Hiérothée Commène et Démétrios Notaras), un index des noms propres et un autre des mots grecs. Sont aussi identifiées les nombreuses citations de l'Écriture, des Saints Pères et des classiques grecs et latins. La bibliographie qui clôt le volume rend compte des principales lectures du commentateur.

La nature et la qualité de l'émotion qu'on éprouve en lisant la traduction sont sans doute le plus sûr critérium du jugement qu'on peut porter sur elle. Kampéridis, comme son maître Jacques Bouchard, s'est penché avec infiniment de sympathie sur Mavrocordato, figure complexe qu'il nous aidera à comprendre. En choisissant son sujet, ce philosophe princier s'engageait à une compétition avec deux exemples des plus grands qui soient: Cicéron et saint Ambroise qui avaient écrit sur le même sujet. L'un ne faisait que continuer l'héritage de l'hellénisme, tandis que l'autre, ardemment mystique, était réservé par l'Église catholique, de sorte que Mavrocordato voulait proposer l'image d'un monarque orthodoxe. Ce qu'il a achevé c'est exprimer la pensée d'un moraliste. Qu'il fût disposé à opposer à l'hédonisme d'Epicure les valeurs spirituelles chrétiennes, c'était une attitude